

MANUSCRITS DATÉS  
CONSERVÉS  
DANS LES PAYS-BAS

U16  
11

MANUSCRITS DATÉS  
CONSERVÉS DANS LES PAYS-BAS

DE WILHELM  
TOME I

DE WILHELM

D'ORIGINE  
No. C. 1550



MCMLXIV

PUBLISHED BY THE  
PUBLISHERS COMPANY



646757

LHO  
HS.B  
44w  
LIE  
1,1

# MANUSCRITS DATÉS CONSERVÉS DANS LES PAYS-BAS

CATALOGUE PALÉOGRAPHIQUE DES  
MANUSCRITS EN ÉCRITURE LATINE  
PORTANT DES INDICATIONS DE DATE

PAR

G. I. LIEFTINCK

*TOME PREMIER*

LES MANUSCRITS D'ORIGINE  
ÉTRANGÈRE (816 - C. 1550)

TEXTE



MCMLXIV

NORTH-HOLLAND PUBLISHING COMPANY - AMSTERDAM

MANUSCRITS DATÉS  
CONSERVÉS  
DANS LES PAYS-BAS

Sous les auspices du

COMITÉ INTERNATIONAL  
DE PALÉOGRAPHIE

PAR

G. J. LIEFTINCK

TOME PREMIER

Un subside de l'Organisation Néerlandaise  
pour le Développement Scientifique  
(Z.W.O.) a rendu possible la publica-  
tion de cet ouvrage.



PRINTED IN THE NETHERLANDS

NORTH-HOLLAND PUBLISHING COMPANY - AMSTERDAM

## TABLE DES MATIERES

Avant-propos	VII
Introduction	IX
Abréviations etc.	XXXIII
Addenda	XXXIV
Errata	XXXVI
Catalogue paléographique	1
Bibliographie	129
Index géographique d'origines	135
Index chronologique	136
Index des noms propres et géographiques	138



## AVANT-PROPOS

**B**IEN que la présentation de ce *Catalogue paléographique* diffère considérablement de celle des catalogues parisiens qui ont paru jusqu'ici, les rapports de l'auteur, membre du Comité International de Paléographie à titre de représentant de son pays, avec ses collègues parisiens ont été très étroits tout le temps: une série complète des clichés de toutes les photographies dont notre album ne présente qu'un choix, a été déposée à l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes à Paris, siège du Comité. En échange l'auteur a reçu et recevra à l'avenir un choix des spécimens datés des collections françaises afin de mettre sur pied, à Leyde même, un centre paléographique destiné aux études des manuscrits et de l'écriture latine. Le double de toutes les fiches qui ont servi de base à la présente édition et au second volume en préparation, se trouve à Paris et pourra être consulté par les collègues chaque fois qu'on aura besoin de s'orienter dans le domaine néerlandais.

De fait, l'auteur a été en relations suivies et amicales avec ses collègues de l'Institut; le texte du catalogue a été révisé par Mme M.-Th. Vernet. L'introduction, après avoir été corrigée par son collègue et ami Kukenheim, professeur de linguistique romane, a subi une nouvelle révision à Paris par les bons soins de Mlle M.-Th. d'Alverny et de Mlle J. Vielliard. Il va sans dire qu'ils ne seront pas responsables des remaniements ultérieurs de la part de l'auteur et qui, par conséquent, ont échappé à leur critique; on comprendra la profonde gratitude de l'auteur à l'égard de ces collègues qui ont bien voulu l'assister pour "polir" l'ébauche originale.

Il s'agit d'un pareil sentiment à l'égard des spécialistes qui ont bien voulu assister l'auteur pour la rédaction du catalogue proprement dit: en relisant le texte ces bienveillants amis retrouveront le souvenir de leur heureuse collaboration. Citons surtout les noms d'A. Scibilia, docteur ès lettres, qui a identifié pour nous les noms de famille et les toponymes italiens, de notre ami E.-I. Strubbe, toujours le mieux informé dans le domaine de la bibliographie flamande, et de nos collègues P. Gerbenzon et R. Feenstra qui nous ont fourni des références très précieuses à propos de deux mss. juridiques que nous n'avions pas reconnus comme datables (nos. 77 et 255). = 73 E 14

Les deux cinquièmes de tous les mss. datés d'origine étrangère se trouvent à Leyde; les deux tiers même si l'on fait la somme des "Leydenses" et des mss. conservés à la Bibliothèque Royale à la Haye et à l'annexe, le Museum Meermannno-Westreenianum. Il va sans dire que j'adresse tout d'abord mes remerciements à la Direction de la Bibliothèque de l'Université de Leyde, mon "second home", grâce à la bienveillance de mon ami, le regretté Kessen et celle de son successeur J.-R. de Groot et de leurs savants collaborateurs.

A la Haye aussi je me suis toujours senti comme chez moi depuis que j'y avais débuté comme jeune bibliothécaire. L'extrême obligeance de mon collègue L. Brummel, mon ancien chef, a rendu possible de photographier dans l'atelier de "Krips Repro" notre précieux no. 110. C'est lui aussi qui m'a donné l'occasion d'étudier les repeints du no. 118 dans le laboratoire de mon collègue W. Froentjes et c'est encore lui qui a organisé le transfert d'une quantité considérable de très précieux mss. aux Archives Nationales, seul endroit où l'on disposait à ce moment d'un appareil photographique et où les photos ont été prises par mon élève J.-L. van der Gouw, chef de travail du directeur des Archives, le regretté Graswinckel.

On ne m'en voudra pas, j'espère, de passer sous silence tous les autres dépôts où j'ai rencontré de tout temps la même obligeance que, chaque fois qu'on rencontrera dans ce volume le nom

d'un de ces quelque vingt-cinq fonds dispersés dans notre pays, on se considère comme remercié des services rendus avec tant d'amitié et de bienveillance.

Restent deux collections privées, soignées avec toutes les sollicitudes du propriétaire qui est en même temps amateur et connaisseur. Deux anciens châteaux les abritent, l'un, le plus imposant, le somptueux manoir des anciens seigneurs de Bergh, situé près la de frontière allemande; l'autre un mignon châtelet de petit seigneur utrechtais près de Doorn, construit au XVI<sup>e</sup> siècle. Les collections qu'abritent ces châteaux de caractère si différent, témoignent à merveille le goût et le sens du style de leurs propriétaires. La collection de Bergh, plus ancienne et constituée partiellement dans la période de la grande inflation, est d'un intérêt mondial, tandis que celle de Moersbergen se trouve être du plus haut intérêt du point de vue de l'histoire du livre ancien de seconde classe. Sans être des livres de luxe ces mss., bien conservés, ont gardé en majeure partie leur reliure originale.

C'est un devoir des plus agréables aussi de professer ma profonde admiration pour le regretté M. van Heek, châtelain de Bergh, et de dire toute ma reconnaissance pour son amabilité et sa largesse et celles de sa famille.

Les liens qui m'attachent à la maison de Moersbergen et à ses habitants toujours si aimables et si intéressés à mon travail, sont d'une date beaucoup plus récente, sans être moins amicaux. Puisse l'amour pour les anciens manuscrits qui nous unit resserrer davantage ces liens d'amitié aussi précieux pour le chercheur que pour l'amateur.

En rédigeant ce travail j'ai contracté aussi une dette à l'égard des étudiants qui, pendant des périodes plus ou moins longues, m'ont procuré la joie de leur enthousiasme, de leur aide, de leur critique aussi. Les premiers jalons ont été posés par Mlle I. van der Liet, qui a dépouillé pour moi tous les catalogues et qui m'a accompagné dans mes premiers voyages: elle s'est montrée travailleur ponctuel et digne de confiance. Quant aux autres jeunes savants dont j'ai sollicité une critique sévère sinon impitoyable, que tous soient remerciés et qu'ils s'unissent avec moi dans la pensée et dans le souvenir de notre travail commun: je veux citer ici spécialement les noms de Mlle Gisèle de Nie et de J.-P. Gumbert, mon assistant.

J'adresse enfin mes remerciements à la Direction de l'Organisation Néerlandaise pour le Développement Scientifique, à M. M.-D. Frank, directeur de la North-Holland Publishing Company, à Mlle G. G. J. Kuiper, son Chef de travail, et à M. Krips, directeur de "KRIPS REPRO" qui tous ont montré une si juste compréhension pour les difficultés d'un projet comme le nôtre.

*Leyde, le 17 juin 1964*

G. I. LIEFTINCK

## INTRODUCTION

LE SYSTÈME adopté dans le catalogue des manuscrits datés conservés dans les Pays-Bas diffère un peu de celui de ses devanciers, les *Catalogues des mss. en écriture latine portant des indications de date, de lieu ou de copiste*, dont deux déjà ont paru, donnant des références sur quelques 1900 manuscrits; plusieurs suivront, comportant des descriptions illustrées de planches de quelques milliers encore.

Dans les collections des Pays-Bas presque tous les mss. sont datés approximativement puisqu'ils sont en papier; ils sont autochtones, c'est-à-dire datés de lieu, puisque notre pays n'est qu'une province éloignée de l'Europe du Moyen Age. En outre, la plupart des copistes mentionnés s'appellent d'après leur lieu de naissance. Mais, à vrai dire, on a cru que pour jeter les bases d'une paléographie scientifique il fallait se montrer sévère au sujet de la date précise des manuscrits. On a estimé que la date de l'écriture devrait avoir préférence absolue.

Il va sans dire qu'une entreprise dont la réalisation exigera des spécialistes français de longues années de travail assidu, dans une région très étendue et en même temps extrêmement riche en bibliothèques, doit se développer selon des directives qu'on a adaptées aux problèmes propres que comporte un tel projet.

Or, ces fonds abritent des collections énormes provenant de scriptoria monastiques et universitaires contenant le résumé de la vie intellectuelle de la France médiévale; partant ils sont loin d'être comparables à ce qu'a conservé la Hollande, c'est-à-dire les Pays-Bas actuels, nation qui naquit vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, nation protestante fondée dans un esprit qui était indifférent, voire hostile, à celui du Moyen Age, à l'église catholique et à sa tradition manuscrite. Tout d'abord ce pays n'a contribué presque en rien à la vie intellectuelle de la grande époque, car en ce temps-là il n'était qu'un conglomérat de petites dynasties locales, avec un évêché qui n'était qu'un poste éloigné de l'Eglise et dont l'importance commence à se manifester seulement vers la fin du Moyen Age.

Ce n'est qu'au XIV<sup>e</sup> siècle que la situation a changé considérablement. La *Devotio Moderna*, originaire des embouchures de l'Yssel, a été un mouvement spirituel d'inspiration religieuse qui, pour la première fois, était de conséquence internationale. Après cette date les Pays-Bas du Nord ont influencé la vie spirituelle tout d'abord dans les régions méridionales, auparavant le centre intellectuel du pays néerlandais et — phénomène intéressant — même dans des régions très lointaines, dans les pays de parler allemand, de la Rhénanie jusque dans la Bavière, puisque là encore on retrouve des monastères de la Congrégation de Windesheim, couvent des Réguliers de saint Augustin près de Zwolle.

C'est cette considération qui a dirigé l'esprit de l'auteur du présent ouvrage. Il a divisé le travail en deux parties. Excluant pour le moment tous les monuments de la production nationale du livre postérieurs au XIII<sup>e</sup> siècle, il s'est occupé, dans ce premier tome, exclusivement des mss. qui se trouvent actuellement dans son pays natal, exécutés dans ce pays avant cette époque et ensuite de tous les mss. portant indication de date que les savants et les collectionneurs de l'époque moderne ont fait entrer dans les bibliothèques et collections privées des Pays-Bas.

Cette suite d'idées est-elle bizarre ou mal fondée? On jugera d'après les faits. Dans les Pays-Bas actuels on n'a trouvé que deux manuscrits datés qui soient autochtones, les *Regulae canonicae in usum ecclesiae S. Mariae Trajectensis* datant de 1140 environ (no. 119) et la curieuse

chronique de Wierum (Frise) de la main de Emo, ancien étudiant de Paris, d'Orléans et d'Oxford, plus tard abbé de cette maison norbertine, continuée par Menko (no. 43). Ce dernier ms. date des années 1219–1231, 1231–1273 successivement. C'est tout.

Tous les autres manuscrits datés de notre premier volume sont des acquisitions plus récentes, tout d'abord les collections des fameux savants internationaux tels que Isaac Vossius, J. J. Scaliger, Bonaventura Vulcanius, Justus Lipsius aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, celles des collectionneurs comme les princes d'Orange-Nassau (héritiers de Philippe de Clèves), de Gérard Meerman (conservés dans le musée qui porte son nom) et de plusieurs autres dont les mss. ont été acquis par nos bibliothèques lors des ventes de leurs collections; ensuite celle de l'historien du Droit bien connu W. M. d'Ablaing, entrée en 1890 dans la Bibliothèque universitaire de Leyde. Pour le reste il y a quelques collections monastiques du XV<sup>e</sup> siècle qui existent encore de nos jours, comme celle des Croisiers de Cuyk ou celles des anciens couvents des Chartreux et des Réguliers d'Utrecht, entrées intégralement plus tard à la Bibliothèque universitaire de cette ville. Les dernières collections comprennent parfois quelques mss. de provenance étrangère.

On se demandera peut-être pourquoi les mss. provenant de la Belgique actuelle ont été traités comme livres de provenance étrangère. Pourquoi a-t-on séparé ces mss., néerlandais également, des autres, en se souciant des frontières actuelles qui sont tout à fait arbitraires du point de vue de l'histoire médiévale?

La raison en est exclusivement pratique: leur nombre est trop restreint, une centaine à l'égard de quelque cinq cents autochtones du Nord, si bien qu'ils se trouvent dans notre ouvrage dans la même situation, quant à leur nombre, que les mss. français (55), allemands (90), italiens ou d'influence italienne (100).

De temps en temps on a eu besoin de trancher une difficulté: les mss. provenant de Maeseyk (Limbourg belge) sont considérés comme issus des Pays-Bas actuels; ceux-ci se trouvent tous ou presque tous dans les bibliothèques de notre pays. Ceux de Frenswegen, près de Nordhorn, au delà de la frontière allemande, se trouvent pour une grande partie à Cuyk chez les Croisiers. En outre, le monastère de Frenswegen était presque entièrement peuplé par des chanoines réguliers de la région de l'Yssel.

Ces considérations nous trottaient dans la tête en jalonnant les limites du contenu de cette première partie de notre ouvrage. Mais sur ces entrefaites les études approfondies de Bernard Nonte sur l'histoire de la Bibliothèque de Frenswegen et ces vicissitudes vraiment romantiques ont fait que nous nous sommes vus obligés à nous raviser sur ce point<sup>1</sup>. Et, en outre: bon nombre des restes de cette bibliothèque médiévale peut être consulté également en Allemagne. Ici la ligne de démarcation paraît moins évidente.

Quelquefois il y avait lieu de trancher une autre difficulté, celle des provenances inconnues. Tels manuscrits sont traités ici dans le même groupe que les mss. néerlandais (c'est-à-dire

<sup>1</sup> *Untersuchungen über die Handschriften des Augustiner-Chorherren-Stiftes Frenswegen bei Nordhorn* dans *Westfälische Forschungen* XIV (1961), p. 134–148.

Les nos. 19 et 20 ont été identifiés par M. Nonte comme provenant de la bibliothèque de Frenswegen. Nous les avons acceptés à titre de mss. de provenance inconnue, entrés plus tard dans la collection des Croisiers de Sainte-Agathe. Ils paraîtront peut-être une fois des produits des chanoines de Frenswegen. Cf. Nonte, p. 141, no. 4 *Speculum regiminis super Ethica Catonis* et no. 119 *Mag. Raymundus de Sabunde, Liber de homine . . . creatuaris . . . sive naturae*.

78D42

76D45  
4A+B

belges), puisque la plupart d'entre eux ont l'aspect néerlandais, sans toutefois se ranger parmi les productions des scribes de nos régions du Nord. Sans doute un jour sera-t-on en état de les déterminer mieux que maintenant. Ainsi le no. 98 de notre catalogue était depuis longtemps parmi les mss. d'origine inconnue, mais après l'achèvement de notre travail une solution probable s'est présentée à l'auteur: *Veris* serait le locatif de *Verae*, latinisation du nom de la ville de Vere en Zélande. Par suite ce ms., calepin d'un médecin dont l'écriture est manifestement influencée par l'humanisme, est tout à coup un trouble-fête dans le premier tome!

78C26

A vrai dire, le catalogue paléographique des manuscrits portant des indications de date qui est offert aux savants qui s'intéressent à l'histoire de l'écriture du Moyen Age n'est autre chose qu'un recueil factice de descriptions et de planches ayant trait à un ensemble de mss. qui n'ont d'autre rapport entre eux que celui de leur localisation actuelle. Notons que cette collection de presque trois cents manuscrits dont la date est sûre ou en tout cas d'une probabilité assez assurée, n'est qu'une sélection et non seulement du point de vue du bibliophile, mais surtout du point de vue de l'histoire de l'écriture: le paléographe de son côté — et c'est exclusivement celui-ci à qui est destiné le présent ouvrage — se verra placé devant une diversité d'échantillons d'écriture qui ne laissera pas de lui présenter un ensemble parfois très hétérogène à l'égard de leur style et de leur provenance, tandis que leur date est plus ou moins concordante.

L'auteur se trouvant en face de cette diversité curieuse d'une orientation internationale, n'a pas pu résister à l'envie d'en faire une espèce d'album utile aux étudiants de paléographie.

Le catalogue proprement dit a été constitué à peu près de la même façon que ses frères parisiens. On trouvera les descriptions paléographiques des mss. conservés aux Pays-Bas dans un ordre strictement alphabétique et selon la cote qui est en usage actuellement dans les bibliothèques. Tantôt ce sera la numérotation des catalogues, tantôt celle des manuscrits. On a indiqué chaque fois le système suivi en tête de la description du fonds en question.

Pourtant l'album qui l'accompagne diffère considérablement de ses prédécesseurs. Ici pas de planches à feuilles mobiles. Une longue expérience de bibliothécaire a inspiré à l'auteur une répugnance à l'endroit de planches détachées. D'autre part les fiches de dimensions égales, dont il ne conteste l'utilité d'aucune façon, ne permettent pas de se rendre compte des dimensions des pages, de leur justification, enfin du caractère du livre en question qui intéresse tout autant le codicologue. C'est pourquoi on a pris un format de 24 × 18 et on a profité autant que possible de l'occasion pour fournir une illustration aussi riche que possible. Pour un motif analogue on a renoncé à l'impression unilatérale des planches, qui était impossible du reste — il faut le confesser — en adoptant le système de reproduction qu'on a suivi.

Si, de par le monde, dans un institut universitaire, on désire constituer un grand fichier de reproductions paléographiques, on devra se tirer d'affaire en se procurant deux exemplaires de l'album et en manipulant les ciseaux et le pot à colle. On aura du moins une récompense de ses ennuis puisqu'on est libre de choisir les fragments les plus intéressants des pages entières qui sont disponibles.

Si l'auteur ne s'est pas trompé, l'étudiant, en son particulier, préférera feuilleter un livre de planches à condition que ces planches se présentent dans un ordre quelconque, et qu'il soit à même de suivre le système adopté.

#### ARRANGEMENT DES PLANCHES

Les planches de l'album sont disposées en sept groupes dont seuls les deux premiers suivent

le système parisien: les illustrations ayant trait aux anciens manuscrits sont rangées dans l'ordre chronologique. Cette suite s'imposait parce que toute autre aurait été impossible à cause de l'insuffisance du matériel. En tout il n'y a que trente manuscrits datant d'avant l'an 1206 (groupe A) et quatorze qui représentent le XIII<sup>e</sup> siècle (groupe B). Tout le reste, quelque 250 mss., représentés dans l'album par 340 planches environ, ayant trait à plus de 400 photographies, doit servir à illustrer l'écriture de la fin du Moyen Age, du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle.

Il saute aux yeux qu'une systématisation s'impose. Ici l'auteur a essayé un groupement. Le nombre excessif de mss. approximativement de la même date demande un ordre systématique plutôt que chronologique. Il va sans dire que dans une espace de temps d'environ trente années, une date précise ne dit rien ou presque rien dans la situation paléographique de nos manuscrits. Il n'y a aucune différence entre un ms. de 1456 et tel autre qui porte la date de 1473. Ce qui importe c'est le style de l'écriture et la provenance. Dans notre collection il ne se trouve pas moins de dix manuscrits datant de 1470. Or, trois proviennent des Pays-Bas méridionaux, un de la France, un de l'Allemagne, un autre a été écrit par un Allemand qui résidait à Padoue, deux autres proviennent de l'Italie humaniste, tandis qu'un troisième scribe allemand se montre manifestement sous l'influence de l'Italie où il se trouvait à ce moment. De ces trois Néerlandais l'un est un Frère de la Vie Commune à Bruxelles dont le style est clairement celui de la Congrégation de Windesheim et l'autre est un moine de Zepperen, couvent de la même congrégation, tandis que le troisième, un Brugeois appartenant au monde laïc montre un style d'écriture tout différent. De ces deux Allemands se trouvant en Italie, l'un persévère à écrire dans le style de sa patrie, tandis que l'autre imite l'écriture des humanistes.

Au lieu de faire suivre les planches dans leur ordre strictement chronologique, montrant par conséquent une diversité de styles d'écriture qui ne laissera pas de dérouter complètement celui qui a l'intention de les étudier, on les a classées selon les principes géographiques tout d'abord et en même temps du côté formel, c'est-à-dire en acceptant une nomenclature qui comporte un deuxième classement à l'intérieur de ce classement géographique, toujours suivant les mêmes principes strictement formels.

#### CLASSEMENT GEOGRAPHIQUE

En introduisant un classement géographique une nouvelle difficulté a surgi: que faire si on se heurte à un Allemand ou un Frison séjournant en Italie?

Pour se tirer d'affaire la seule possibilité qui s'ouvrait à l'auteur c'était un nouveau groupe à intercaler avant les manuscrits italiens, à savoir le groupe E: *Manuscrits provenant d'étrangers se trouvant en Italie* (pls. 379-387).

D'autre part, l'étranger qui adopte le style humaniste devait se distinguer de ses compatriotes. Il a trouvé sa place dans le dernier classement de nos planches, le groupe G: *Influence de l'écriture italienne sur l'étranger* (pls. 446-470), par conséquent aussi à l'étranger!

Mais avec cela, il va sans dire que de temps en temps on reste indécis. Que doit-on penser du factotum de Thomas Basin à Trèves qui est manifestement Français (pl. 351)? On le retrouvera — et son maître avec lui (pl. 352) — dans notre groupe D parmi les scribes allemands, puisqu'ils écrivent bel et bien en Allemagne et qu'ils ne peuvent pas être seuls dans un groupe "le Français en Allemagne". D'autre part, cet autre scribe, inconnu (no. 88), <sup>75954</sup> qui a travaillé à Padoue a trouvé sa place dans le groupe E (pl. 387), puisque tout porte à

croire qu'il était un étudiant néerlandais ou allemand, bien qu'il n'y ait aucun moyen de le prouver, si ce n'est le style de son écriture.

On le voit, tout système a ses difficultés, ses inconséquences. Ceci vaut sans doute d'autant plus pour notre systématisation de l'écriture selon des principes strictement formels dont il sera question maintenant.

#### CLASSEMENT FORMEL

Le deuxième principe admis dans le présent ouvrage pour classer les mss. de la fin du Moyen Age est celui d'un arrangement selon les styles d'écriture. Dans cette période un simple classement par ordre chronologique serait insuffisant à cause de la quantité accablante de mss. portant à peu près la même date. Il est vrai qu'à travers les siècles on a toujours pu discerner les livres de luxe, les livres de classe et les manuels, mais il ne faut pas affirmer a priori qu'un livre de luxe ait toujours été écrit en écriture de forme, ni qu'un manuel soit toujours un simple calepin. Ce n'est pas l'usage qu'on fera d'un livre qui sera décisif, mais ce sont d'une part le milieu du destinataire et ses moyens pécuniaires et d'autre part les qualités professionnelles de ses scribes qui emporteront la balance. On connaît des bibles historiées, munies de superbes miniatures et initiales, dont l'écriture n'est qu'une simple cursive, et des textes édifiants en dialecte local, exécutés pour des princes dont l'écriture commune de très bas étage ne laisse pas de nous étonner (nos. 81, 82; pls. 327, 317 resp.). Pour celui qui a l'intention de servir de guide à l'étudiant de paléographie avec un ensemble de quelques centaines de planches, montrant des échantillons de l'écriture de la fin du Moyen Age, le seul principe en considération doit être celui d'une distinction strictement formelle.

L'observation des caractéristiques formelles, résultant en majeure partie de la conception personnelle de l'auteur, a parfois soulevé des objections de la part de ses collègues.

Notons toutefois que le premier acte intellectuel de l'homme a été la dénomination: "appellavit Adam nominibus suis cuncta animantia et universa volatilia caeli et omnes bestias terrae". Cela vaut également pour le paléographe qui veut arranger son matériel en vue d'un classement: il a besoin d'une nomenclature. On a constaté que, pour la période d'avant l'écriture dite gothique, on ne peut distinguer que *littera textualis* et *littera diplomatica*, puis l'écriture notulaire, "*Glossenschrift*" ou *écriture commune*. D'autre part on est plus ou moins d'accord sur la dénomination de *littera praegothica*, c'est-à-dire de l'écriture montrant déjà la fameuse brisure gothique (toutefois sans "ligatures de Meyer").

Dans la première section de planches, ayant trait aux mss. de la grande époque, c'est-à-dire ceux d'avant l'an 1200 environ, on s'est abstenu de nomenclature. Cette partie est complètement conforme aux albums parisiens. Dans le texte du catalogue toutefois, on rencontrera la dénomination *praegothica* chaque fois que l'auteur a cru qu'elle est appropriée à l'écriture en question. Le matériel concernant l'écriture du XIIIe siècle est bien réduit, vingt-deux planches en tout, ayant trait à quinze manuscrits seulement! C'est la *textualis gothica* qui est de règle; on la distinguera facilement d'avec les deux ou trois échantillons d'écriture administrative ou notulaire. On comparera les deux spécimens dans la chronique de Wierum: *textualis* (pl. 110) et *notula* (pls. 114, 115) et on remarquera la différence des deux cartulaires contemporains d'Arras, dont l'un nous montre la *scriptura diplomatica* et l'autre la *libreria* de belle facture (*textualis formata*).

Pour la dernière période du Moyen Age on a introduit la nomenclature de l'écriture

-74A49  
-74A50

livresque. Après l'an 1300 environ chaque planche est munie de l'indication paléographique du système adopté par le scribe, indication qu'on retrouve également dans le texte du catalogue afin que tout le monde puisse s'orienter au sujet de la paléographie du manuscrit en question. Plus d'une fois le copiste ou les copistes ont changé leur style d'écriture intentionnellement sans qu'on sache pourquoi; ou serait-ce par distraction? Maintes fois aussi ils paraissent guère s'en soucier; ils ne semblent pas avoir conscience de suivre un système. En pareils cas on trouvera l'indication *sans système* sur la planche en question.

La nomenclature nous révèle tout d'abord le *style*, qui peut être *gothique* ou *humaniste*. Dans les pays du Nord cela veut dire autochtone ou influencé par l'Humanisme. Il va de soi que vers la fin du XVe siècle on se voit placé, ici même, devant des difficultés, puisque cette influence se manifesterait souvent à l'insu du scribe. Comme toujours, on a dû trancher des difficultés de temps en temps: on comparera nos planches 215, 258, 263, 384 aux échantillons arrangés dans un groupe isolé qu'on retrouve à la fin du volume (pls. 446-470).

Discutons tout d'abord les mss. du Nord, provenant des Pays-Bas méridionaux, de la France et des pays de parler allemand, donc les mss. de style gothique. Ils sont classés selon le principe de la hiérarchie de systèmes que nous avons traité il y a dix ans dans notre étude sur la nomenclature des manuscrits livresques du style gothique<sup>2</sup>.

On connaît primitivement la *littera libraria* pure du type conventionnel, la *littera gothica textualis* qui peut être calligraphique, *formata*, ou ordinaire (sans distinction) et même courante, *currens*. Ensuite plusieurs mss. présentent l'écriture cursive. C'est l'écriture notulaire introduite dans le livre, même dans le corps, vers la fin du Moyen Age. Nous l'appellerons désormais *littera cursiva libraria*, si elle se distingue par des traits cursifs d'un caractère constant, tels que des queues allongées au-dessous de la ligne, en tout cas pour les *s* et *f* qui ne possèdent pas la courbure vers la droite à la base de la lettre. Ce sont les hastes des longues lettres munies de boucles, les *d* portant également une boucle. Ce sont enfin les formes plus simples des lettres *a*, *g* et *s-final*. Donc, c'est un genre, c'est une catégorie d'écriture et cette catégorie était tout d'abord en usage dans l'administration<sup>3</sup>. On voit que dans ce genre d'écriture les traits cursifs sont toujours constants. Il va sans dire qu'il existe plusieurs documents dont l'écriture ne montre pas cette régularité: ces écritures ne peuvent pas être caractérisées; elles sont sans style: c'est l'écriture commune, *sans système*.

Notre dénomination *cursiva libraria* est donc une abstraction, une écriture-type qui, bien des fois, n'a même rien à voir avec l'écriture courante. Le fait qu'on rencontre cette écriture cursive sous une forme stylisée prouve qu'on peut bien imaginer une écriture cursive qui soit en même temps une écriture posée.

Or, l'apparition de l'écriture cursive posée dans le livre est, paraît-il, une nouveauté qu'on a introduite tout d'abord en Italie. C'est dans ces régions-là du moins qu'on a trouvé les plus anciens spécimens de la *cursiva libraria*. Notre collection en fournit un échantillon remarquable datant de 1382 (no. 154, pl. 397).

Ainsi conçue la *cursiva* peut très bien se présenter aussi comme écriture calligraphique: *cursiva formata*. La *cursiva libraria* ou *formata* est une catégorie internationale de l'écriture

<sup>2</sup> *Nomenclature* (1954), p. 15-34, fig. 13-34.

<sup>3</sup> Cf. nos. 221 et 225, pls. 130 et 161. L'écriture de la planche 162 est plutôt notulaire, montrant le style de l'époque précédente.

livresque. On comparera nos planches 134a (Bohême); 167, 172/173, 175, 182, 184, 186 (Pays-Bas mérid.); 246, 248, 266/267 (France); 302–304, 306, 307, 309, 310, 312 etc. (Allemagne); 395/396, 397 (Italie). On le voit donc, la cursive, une fois introduite dans le livre, va prendre de plus en plus d'importance. Et ainsi l'hybridation de l'écriture livresque est en route. D'un côté, c'est la cursive même qui se développe vers une nouvelle lettre de texte, comme dans les mss. de grand style de la Cour de Bourgogne, en Belgique comme en France, la *lettre bourguignonne* (pls. 266–282); mais, d'autre part, c'est la *littera gothica textualis* qui va s'assimiler des formes cursives et qui devient une nouvelle lettre de texte, la *littera hybrida*.

Parfois on est tenté de croire à une simplification de la *cursiva libraria currens* (nos. 279, 203, 17; pls. 200, 254/255, 337/338), puisqu'on connaît des échantillons très anciens de l'*hybrida currens* (no. 164; pl. 396). Cette lettre facile et claire aurait-elle pu se développer dans un grand centre de calligraphie, et cela sous l'influence italienne? On en connaît maintenant un exemple très caractéristique provenant de Pise, daté de 1386 déjà<sup>4</sup>, qu'on comparera à notre pl. 201 reproduisant un spécimen de provenance inconnue de la Bibliothèque d'Utrecht et qui date de 1451 (no. 273). Toujours est-il qu'il y a lieu d'admettre que la *littera hybrida* a été une spécialité des écoles de Cologne, car c'est dans cette région qu'on a retrouvé les premiers spécimens septentrionaux de cette écriture intéressante, à Cologne même, à Liège et à Utrecht.

Nos planches 366 et 367 fournissent encore une fois la relique précieuse qui a inspiré au P. Kruitwagen ses brillantes études sur l'écriture des Frères de la Vie Commune, discutées abondamment dans notre étude de 1954. Ce sont deux fragments de parchemin, des *planos*, sur lesquels on a écrit d'un côté seulement. C'étaient des affiches, attachées probablement à la porte d'un maître d'écriture, d'un calligraphe de Münster. Elles sont datées de 1447. A côté de deux exemples d'écriture gothique traditionnelle, munis des dénominations *fracta* et *rotunda*, on trouve ici un spécimen de la *littera hybrida* dont il est question maintenant. En effet, cette écriture ne diffère des autres qu'en quelques caractéristiques de l'écriture cursive: l'emploi de la lettre *a* avec une seule panse (l'*a* italique de nos jours), des formes allongées des *f* et des *s* et quelques autres traits intéressants que nous avons vus tout à l'heure et qui sont moins constants. Les différences sont si minimes, que leur importance semble avoir échappé aux yeux du P. Kruitwagen<sup>5</sup>. Car, ici, sans doute, on a la preuve manifeste qu'on était parfaitement conscient d'une hiérarchie des styles. A côté de la *fracta*, lettre des grands livres de chœur, on avait la *rotunda* (ici *textualis*) et la *bastarda* (ici nommée *hybrida*!<sup>6</sup>) et on distinguait nettement ces deux dernières, même si on les employait alternativement. Notre planche A présente deux pages adjacentes d'un des plus intéressants livres de notre collection

76 D 45  
4A+B

<sup>4</sup> Paris, Bibl. Nat., ms. latin 1781; cf. Samaran-Marichal II (1963), pl. 66.

<sup>5</sup> Kruitwagen, Herman Strepel<sup>2</sup>, p. 59/60. Une observation que j'ai pu faire tout récemment m'a révélé qu'immédiatement après la parution de ses articles réunis en volume (1952) le père K. désigna l'écriture d'une magnifique Biblia latina, écrite en *littera hybrida* d'un style irréprochable, de "mooie regelmatige Fratres-bastarda". Cette bible se trouve maintenant dans la collection de la Lettergieterij "Amsterdam" (ci-devant N. Tetterode) et la description autographe du savant Franciscain se trouvant dans le livre est datée du 19 mai 1942 à Vorden (Gueldre).

<sup>6</sup> J'ai dû renoncer à cette dénomination, encore présente dans l'essai de Paris (Nomenclature, p. 31, n. 21) en substituant au nom de bâtarde (*bastarda*) celui d'*hybrida*, moins chargée des réminiscences embarrassantes d'une nomenclature ancienne.

(no. 37a), un bréviaire de Rouge-Cloître près de Bruxelles, daté de 1477, qu'on a agrandies 2:1 pour marquer les distinctions paléographiques. On comparera aussi nos planches 226 (no. 112, Malines), 227/228 (no. 167, Huy), 231–232a (no. 37a, le bréviaire de Rouge-Cloître), 283–286 et 288–289 (nos. 50 et 49, Bruges), 261 (no. 106, Cambrai), 355 (no. 263, Coesfeld), 365 (no. 195, Böddeken), 368 et 378 (nos. 294 et 60, Cologne), 369 (no. 290, Xanthen), 380 (no. 269, bas-allemand résidant à Padoue) et ensuite un cas parallèle montrant le même principe, qu'on peut relever dans un ms. daté de 1352, provenant vraisemblablement du Nord de l'Italie (no. 171), abondamment illustré par nos planches 392–394<sup>7</sup>. En tout cas notre planche 402, montrant un spécimen des deux types sur la même page, malheureusement de provenance inconnue (no. 229<sup>III</sup>), montre qu'en Italie cette alternance des deux types d'écriture était d'usage en 1452!

Bien que notre collection ne soit pas pourvue d'un bel assortiment des *hybridae* d'origine française (du genre livresque), cela ne veut pas dire que le nouveau style y ait été inconnu. Les albums parisiens nous en fournissent également quelques échantillons (entre autres un texte catalan de 1427<sup>8</sup>), mais ce type d'écriture paraît s'être effacé devant la *bourguignonne*, l'*hybrida* à base cursive, qui est devenue la nouvelle lettre livresque de la France.

Un domaine spécial au point de vue de la vie culturelle est celui des ducs de Bourgogne, c'est-à-dire celui des provinces des Pays-Bas en rapport avec le Nord de la France. En matière de confection du livre et de l'écriture, dont nous nous occupons spécialement dans cet ouvrage, les produits des scribes "bourguignons" forment une catégorie spéciale qui trahit manifestement son origine: c'est la chancellerie française. L'écriture de ces scribes n'est qu'un dérivé de celle de l'administration qu'on a adaptée à la confection du livre: la *lettre bourguignonne*; en réalité elle est donc une *cursiva formata* dont les boucles ont disparu, ou presque disparu, et qui se montre par là parente de la nouvelle écriture bâtarde, désignée par la dénomination *littera hybrida*.

Tous les manuscrits provenant des ateliers laïcs du XVe siècle montrant ces caractéristiques bien définies, sont rangés parmi les mss. d'origine française, bien que leur aire de diffusion dépasse la frontière franco-belge actuelle, c'est-à-dire, même s'ils sont bel et bien des livres flamands, brabançons ou liégeois (pls. 266–289).

Le nombre de nos spécimens italiens de l'écriture dite gothique étant très restreint, nous les avons rangés chronologiquement tout en essayant de leur assigner une nomenclature conforme à celle des écritures septentrionales<sup>9</sup>.

L'écriture italienne présente un aspect beaucoup plus cultivé; les caractéristiques des systèmes sont moins accentuées, les différences plus flottantes. Toutefois on connaissait une

<sup>7</sup> Un bel exemple d'un emploi fonctionnel de deux types d'écriture (descendants du *round irish* et du *pointed irish*) peut être admiré dans le fameux psautier du monastère de Coupar Angus en Ecosse (Psalterium cum glossis Petri Lombardi) qu'on date de 1200 environ. Qu'on consulte la planche 24 de l'atlas d'Ehrle-Liebaert et qu'on remarque l'emploi des deux types, l'un pour le texte du psaume, l'autre pour la glose: quel raffinement déployé par cet artiste! Deux types d'écriture, à peine discernables.

<sup>8</sup> Cf. Samaran-Marichal I, pl. 88.

<sup>9</sup> On est prié de corriger la page du titre de la groupe F. ITALIE Planches 338–445. Sub 1 on ajoutera après *textualis* l'indication *etc.*, puisqu'on trouvera ici un ensemble de divers types d'écriture dite gothique italienne.

*cursiva minuta*<sup>10</sup> qui n'est autre chose que notre *cursiva libraria*, et une *bastardina*<sup>11</sup>. Nous avons vu déjà que notre *littera hybrida* s'appelait également *bastarda* chez les maîtres d'écriture en Allemagne<sup>12</sup>.

Il nous reste encore l'écriture humaniste. Elle a été discutée en 1954 par Battelli<sup>13</sup>. A côté de cette étude nous avons maintenant la monographie magistrale de B. L. Ullman.<sup>13a</sup>

Les trois types d'écriture humaniste se distinguent assez clairement: ce sont les *litterae fere humanistica*, *humanistica textualis* et *humanistica cursiva*. Nos planches 438 à 445 en cursives calligraphiques (*cursiva humanistica formata*) auraient fait l'objet d'une nomenclature différente par M. Battelli. Il aurait choisi celle d'*écriture humanistique de chancellerie*. Chacun choisira selon son goût. Ce sont des chefs-d'œuvre de calligraphie tardive; on remarquera les livres de luxe exécutés pour Vittoria Colonna à Rome, et pour Lucrezia Mina à Padoue (nos. 4 et 78, pls. 439/440, 438) et surtout les fascicules luxueux qu'on présentait aux illustres fonctionnaires de la République de Venise (nos. 44, 258, 259, pls. 441-445).

#### LES DATES

Il va sans dire que l'auteur a admis que les mss. portant indication de leur date ou étant datables au moyen d'informations données par le texte, sont à retenir. Par conséquent, il s'est montré économe au sujet des parenthèses et des signes d'interrogation. Il aurait pu être plus parcimonieux de temps en temps et plus systématique.

Le lecteur trouvera facilement son chemin. Il comprendra que Wichart, l'abbé bien connu de Saint-Pierre de Gand depuis 1030, homme d'affaires astucieux, fabricant de diplômes falsifiés au profit de son abbaye, n'aura plus copié de manuscrits après cette date. C'est pourquoi on a mis entre parenthèses la date approximative *avant* 1030 en admettant le Térence de la collection Lipsius de Leyde (no. 204). Ce célèbre manuscrit, orné de superbes dessins à la plume, doit avoir été conçu sous la direction de Wichart dans le scriptorium de l'abbaye pendant la période où il était précepteur et scribe principal (pls. 44-48). De là aussi le signe d'interrogation, puisqu'on a cru retrouver ici l'écriture très spéciale et très avancée de l'abbaye, relevée mainte fois sur les feuilles de garde d'autres mss. de même provenance, sans toutefois pouvoir vérifier cette hypothèse: la marque de propriété fait défaut dans le manuscrit. On a été prudent, c'est vrai, mais l'auteur se croit parfaitement sûr de ce qu'il avance.

Il va sans dire qu'un ms. daté approximativement d'entre 1178 et 1183 (no. 93) est acceptable dans un recueil qui est mal pourvu de matériel pour le haut Moyen Age (pls. 93-100), tandis

<sup>10</sup> Cf. *Scriptorium* XIII (1959), p. 260, pl. 32.

<sup>11</sup> Cf. *Nomenclature*, p. 32, fig. 33; Samaran-Marichal II (1963), pl. 70 et Pellegrin, *Bibl. des Visconti* (1955), p. 259 sub 839.

<sup>12</sup> Un autre fragment d'affiche d'un maître à écrire, Jean de Hagen, de Bodenwerder sur le Weser, a été discuté par A. Hessel, qui l'a reproduit et commentarié dans l'*Archiv für Urkundenforschung* IX (1926). Une mauvaise reproduction, voire même réduite, d'après la planche de Hessel, figure comme planche 3 dans les *Gothische Schriftarten* de E. Crous et J. Kirchner (Leipzig 1928). Or, c'est précisément notre *littera hybrida* qu'on y retrouve avec la dénomination *Bastardus* sur la planche de Hessel. Mais, coïncidence malheureuse, la planche des *Gothische Schriftarten* n'en a gardé aucune trace. D'autant plus défavorable à l'étude de la paléographie, puisque presque tout le monde ne connaît cet affiche qu'à travers cette publication de 1928!

<sup>13</sup> Cf. *Nomenclature*, p. 35-44, fig. 35-44.

<sup>13a</sup> B. L. Ullman, *The origin and development of humanistic script* (Roma 1960).

qu'un espace de temps de quelques cinq à dix années ne l'est plus dans la seconde moitié du XVe siècle. A cette époque-là presque tout manuscrit peut être daté d'une manière approximative.

Mais pourtant un Cicéron sur parchemin, montrant de belles initiales et bordures, confectionné en Bretagne, daté, d'après une curieuse plaisanterie du copiste, d'entre 1394 et 1424 (no. 209), ms. d'une telle qualité et, estime-t-on, d'une telle rareté, ne doit pas être omis. Tous les paléographes lui feront bon accueil dans un ouvrage comme le nôtre.

Vers la fin du Moyen Age presque tous les manuscrits sur papier sont datables approximativement au moyen de l'étude des filigranes dont la connaissance est déjà très avancée. C'est pourquoi une collection de mss. portant indication de date n'est qu'un choix peut-être un peu arbitraire. On risque même de négliger des mss. importants en acceptant à côté d'eux des mss. qui n'ont presque pas d'intérêt pour l'histoire du livre. On fera bien de s'en souvenir toujours en considérant un recueil de facsimilés d'écriture datant de la fin du XVe et du début du XVIe siècle.

#### HAUT MOYEN AGE

Il va sans dire que pour le haut Moyen Age l'attention de tous est d'abord attiré vers les fameuses collections de Leyde. Le nombre de mss. de l'époque carolingienne dépasse la centaine, si on fait entrer en ligne de compte les fragments, eux-mêmes représentants de livres entiers. On sait que les mss. portant une date sont très rares à cette époque-là. Toutefois l'âge de plusieurs d'entre eux peut très bien être établi au moyen des particularités de style d'écriture. Grâce à une longue expérience de toute une génération de paléographes éminents beaucoup de mss. de cette époque peuvent être datés et localisés avec une très grande certitude. L'auteur a eu le privilège d'un contact très intime avec le professeur Bischoff de Munich, incontestablement le meilleur connaisseur en cette matière. Quoi qu'il en soit, du moment qu'on n'accepte pas d'expertise, on évite la *petitio principii*. Néanmoins, si l'on a appris à reconnaître les caractéristiques manifestes du scriptorium de Fulda de la première moitié du IXe siècle, on pourra accepter la date de 836 pour l'Aulu-Gelle de Leeuwarden (no. 139), puisque ce ms. est mentionné dans une lettre de Servat-Loup de Ferrières à Einhart de cette année, comme en cours de copie d'après un ms. appartenant à ce dernier. En se voyant si bien informé on ne doit pas être trop scrupuleux. Si on croit reconnaître un ms. provenant du scriptorium de l'archevêque Hildebald de Cologne et si c'est un fragment d'un traité extrêmement rare comme le *De Spectaculis* de Tertullien, mentionné *expressis verbis* dans le catalogue de la Bibliothèque archiépiscopale, datant de l'an 832, on est en droit d'introduire ce fragment comme parfaitement daté. Un manuscrit montrant la plus pure calligraphie du Mont-Cassin de l'époque du fameux abbé Desiderius qui contient le *De natura deorum* de Cicéron doit être admis comme daté des années du règne de cet abbé, puisque c'est justement cet ouvrage qu'on retrouve mentionné comme étant commandé par Desiderius dans le *Chronicon Casinense* de Pierre Diacre.

Ayant pris connaissance de la récente étude relative au Psautier de St. Albans à Hildesheim faite par les meilleurs connaisseurs en cette matière, nous pouvons être sûrs que le Priscien de provenance anglaise de la Bibliothèque de Leyde (no. 173) doit être daté de peu avant 1118 et que l'atelier de St. Albans doit être son lieu de naissance. Mais cette fois la date approximative a été mise entre parenthèses.

Que faire si on rencontre un feuillet contenant le texte inachevé de l'adresse de la fameuse lettre circulaire émanant de Louis le Pieux en 816 et destinée à l'archevêque Agobard de Lyon?

Ce fragment, à vrai dire, n'est pas un reste d'une copie de cette circulaire, mais un brouillon inachevé, puisque les sept dernières lignes de la deuxième colonne du verso n'ont pas été écrites et que le texte est interrompu au milieu d'une phrase, voire d'un mot. Le reste de la colonne est laissé en blanc (pl. 28). Notre feuillet est indubitablement un spécimen d'écriture de haute classe. Si c'est un brouillon, on est tenté d'y voir un produit du scriptorium du Palais et par conséquent datable de 816. Si non, c'est un exercice scolaire, confectionné sans doute là où se trouvait l'original au IX<sup>e</sup> siècle. Dans ce cas-là nous aurions ici un échantillon d'écriture provenant de l'école cathédrale de Lyon, daté seulement de lieu et non admissible dans notre collection. Pour le moment notre document flotte encore en l'air: M. Bischoff, qui m'écrit tout récemment avoir pu reconstituer le scriptorium du Palais de Louis le Pieux, ne saurait le situer si ce n'est dans le temps, c'est-à-dire vers le milieu du siècle; d'un autre côté le professeur E. A. Lowe, auquel j'ai montré les photos, conteste carrément l'hypothèse d'une provenance lyonnaise. Quoiqu'il en soit, la pièce est si curieuse que nous l'avons admise dans notre série tout en rendant hommage à la grande expérience des deux spécialistes éminents. L'auteur fait preuve de son profond respect pour cette expertise par les deux signes d'interrogation et par la place qu'il a réservée pour les deux planches 27 et 28 portant la date de 816: à la fin du neuvième siècle, comme pièce douteuse.

Avec beaucoup plus d'assurance, on a inséré les canons de l'évêque Rotger de Trèves, promulgués après 929, date de son élection (pls. 29-33). Le même motif nous a guidé pour les numéros 130 et 131 du présent catalogue qui donnent des spécimens d'écriture d'entre 854 et 859 environ, localisés dans les centres importants de Reims et de Tours respectivement, mais non sans hésitations.

En inspectant, pour finir, tout ce que notre pays conserve en matière d'écriture datée provenant des scriptoria carolingiens, il n'y a pas lieu d'être mécontent: Irlande? (838), Flavigny (816), Cologne (vers 833), Auxerre (827-844), Fulda (836), Micy (846-859), Reims (854?-857?), Tours (859-871) et, comme serre-file, un ms. daté de la première moitié du dixième siècle, d'une rareté extraordinaire.

#### ECRITURE SUB-CAROLINE ET PREGOTHIQUE

La récolte des spécimens datés des écritures post-carolingiennes (Xe- et XI<sup>e</sup>-siècles) a été mince, bien qu'on puisse être très content de leur qualité.

Le no. 110, un calendrier d'avant 1001, provenant de la frontière des diocèses de Liège et de Noyon-Tournai (selon l'opinion de notre savant ami, le R. P. Maurice Coens) nous fournit un échantillon du grand style de Trèves ou de Liège à l'époque ottonienne, une écriture de seconde classe (fort rare), mince et extrêmement fine et soignée. Ce calendrier avec cadres multicolores provient peut-être d'une église collégiale appartenant à un prince du pays de la Meuse.

Fort intéressants sont les feuillets supplémentaires dans une ancienne chronique d'Eusèbe-Jérôme d'Amsterdam (no. 5) nous livrant une liste des empereurs et des archevêques de Mayence dont la datation peut être suivie des yeux par celui qui étudie notre planche 56.

Bien connus ensuite sont le manuel d'Adhémar de Chabannes (no. 231) avec ses célèbres dessins à la plume<sup>14</sup>, le TERENCE de Gand dont il a été question déjà, et la copie officielle des *Gesta episcoporum Cameracensium* (no. 86).

<sup>14</sup> On consultera maintenant les nombreux spécimens de l'écriture de Saint-Martial de Limoges dans le second tome de Samaran-Marichal (1963).

130 Eg

75 F15

Un spécimen de l'écriture de l'atelier de Fleury de la première moitié du onzième siècle sera le bienvenu, quoique sa date précise n'ait pas pu être définie. Daté de lieu d'une façon incontestable, notre no. 216, dont la première partie contient des extraits d'Abbon de Fleury, fournit de nouvelles caractéristiques intéressantes en matière de paléographie: l'*a ouvert* nous rappelle plutôt l'aspect de la sémi-onciale de Tours et on ne retrouve nulle part les *a* et *i* souscrits en ligature avec *m* et *n* caractérisant le scriptorium de Fleury. D'autre part le paléographe consultant les planches 41 et 43, ayant trait à ce manuscrit, remarquera un bel échantillon de la ligature-*Ns*, qualifiée caractéristique pour les mss. de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire (Fleury) par Mlle Pellegrin<sup>15</sup>.

On sait que le douzième siècle est l'époque du développement d'un nouveau style d'écriture. C'est la *littera praegothica*, seule à être munie d'une dénomination à côté de *carolina* (!); type qui va être introduit, tout d'abord en France et en Belgique, tandis qu'en Allemagne l'écriture ronde et massive continue à être en usage plus longtemps. Une cinquantaine de planches, illustrant les quatorze items du catalogue qui portent sur des produits de régions très différentes, témoignent de ce développement d'une manière heureuse.

Nous avons déjà cité le Priscien de St. Albans de la Bibliothèque de Leyde (no. 173), vedette dans l'histoire de la paléographie. C'est un livre de classe daté d'avant 1118, un grammaire qui est en même temps une merveille de calligraphie raffinée. Richement décoré par un des grands artistes de l'époque le ms. nous montre le style prégothique en plein épanouissement.

Ceci nous frappe surtout si nous comparons son écriture à celle présentée dans le célèbre ms. du Bec (no. 160), daté des environs de 1138. Dans ce ms. dont la partie la plus importante a déjà été reproduite par Léopold Delisle, nous avons choisi encore d'autres échantillons qui illustrent fort bien le développement du style de l'abbaye durant cette époque intéressante.

M10B17

Son contemporain est le no. 119, la règle des chanoines de Sainte-Marie à Utrecht. L'écriture de ce ms. — et même encore celle du no. 242, issu d'un prieuré de Fulda en 1176 — montre manifestement la différence entre les manuscrits de l'Empire Romain et ceux du Nord de la France, des Pays-Bas méridionaux et, surtout, de l'Angleterre. Dans ceux-ci pas de trace encore du style gothique dont le succès se dessine dans les manuscrits des pays occidentaux du douzième siècle.

Deux témoins intéressants: les nos. 54 et 214. Le premier est le plus ancien, daté de 1125. C'est un fragment, entré à titre de curiosité dans la collection du Château de Bergh, sans doute une feuille de garde, trouvée quelque part dans un livre par un antiquaire. Un hasard heureux nous a communiqué la date et la provenance; le livre dont notre fragment était le dernier feuillet portait le colophon qui cite un prieur Eberhard et ses deux moines Gunterus et Remigius; ce dernier était chantre. Or, sans doute s'agit-il d'un des plus anciens livres de la bibliothèque de Flône, prieuré, plus tard abbaye de chanoines réguliers de saint Augustin dans le diocèse de Liège: le premier prieur s'appelait Eberhard.

Le no. 214, probablement un fragment de chronique, nous transmet une liste des empereurs des papes et des rois de France. Il est daté par son copiste du règne du roi de France Louis VII, bien que le ms. soit originaire de l'abbaye de Münster en Gregorienthal (dioc. de Bâle). Notre scribe trahit son orientation vers la France encore une fois par le style prégothique de son écriture et la forme de son *a* qui n'est pas inconnue dans les écoles voisines du "pays d'au-delà".

<sup>15</sup> E. Pellegrin, *Membra disiecta Floriacensia* dans *Bibl. de l'Ec. des Chartes* CXVII (1960).

Des deux manuscrits cisterciens, celui de Schönau (dioc. de Worms) est de première importance (no. 187), à tous égards. En examinant son contenu, *Flores ex libris patrum collecti*, nous y avons trouvé des chapitres entiers des *Tractatus de libris sanctarum Scripturarum* de Grégoire d'Elvire, représentant de l'Espagne chrétienne du IV<sup>e</sup> siècle. Cet ouvrage ne nous est connu qu'à travers deux mss. d'origine française. Les extraits auraient pu être tirés par les cisterciens d'un ms. maintenant perdu de l'ancienne bibliothèque de Lorsch que nous connaissons seulement à travers la description admirablement détaillée d'un catalogue du neuvième siècle. Mais il y a plus : préfacé d'une longue lettre dédicatoire à l'évêque Burchard II, fondateur de Schönau, le livret, écrit de la main soigneuse d'un des premiers moines cisterciens en Allemagne, sur du vélin poncé provenant de rebuts d'un antiphonaire usé, porte témoignage des activités des pionniers de la nouvelle spiritualité en Europe<sup>16</sup>. Pour l'amateur du livre ce simple livre de dévotion doit être mis en vedette dans un ouvrage voué à l'histoire de l'écriture livresque.

Moins intéressants, mais tout à fait caractéristiques du style des mss. cisterciens du XII<sup>e</sup> siècle en France, sont les notes historiques transmises dans un fragment de chronique des moines de Vauluisant (no. 215, pls. 84-86) : l'ornementation multicolore des initiales étant défendue pendant une certaine période après l'an 1152 (*litterae unius coloris fiant et non depictae*), on se tirait d'affaire par des combinaisons bigarrées de capitales unicolores et par la juxtaposition de lignes rouges, bleues et vertes dans des cadres très soignés : l'artiste se trahit toujours!<sup>17</sup>

Quant à la détermination du beau ms. du *De viris illustribus* de saint Jérôme avec les additions si intéressantes pour l'histoire ecclésiastique de la Belgique (no. 93), l'étudiant consulera avec fruit les pls. 93-100, qui lui révèlent en même temps la date de ce ms. des Prémontrés de Bonne Espérance au moyen des méthodes codicologiques (pls. 94, 97/98).

76E15

La grande époque se termine dans notre ouvrage sur la reproduction de deux monuments plutôt administratifs qui servent en même temps à dessiner la frontière plus ou moins nette de deux mondes : la vie hiératique des abbayes, des églises cathédrales et collégiales et celle de la vie moderne, des universités, des ordres mendiants, enfin, des municipalités. Ce sont tout d'abord les actes de foi des évêques, abbés et abbesses soumis à l'autorité de l'archevêque de Sens, transmis sur les feuilles vierges du dernier cahier d'un Liber pontificalis de Sens datant du règne des archevêques Guy de Noyers, Michel de Corbeil et Pierre de Corbeil. Le cahier (no. 220, pls. 101-103) a été transmis par un hazard heureux dans un recueil factice de la collection des Vossiani de Leyde.

L'autre document, que nous avons reproduit cette fois en entier, est le reste d'un rouleau mortuaire pour l'abbé Lancelin de Saint-Mesmin de Micy (no. 198, pls. 104-109), décédé aux environs de 1202. Ici l'écriture des inscriptions trahit manifestement la différence des styles : la vie hiératique des abbayes, la vie moderne dans les villes. On comparera les tituli de Saint-Magloire de Paris, de Saint-Hippolyte de Bourges à ceux de Saint-Bertin, de Clairmarais, de Saint-Maurice, cathédrale d'Angers!

<sup>16</sup> Cf. G. I. Liefinck, *Paleografie en handschriftenkunde* (discours inaugural à l'Université de Leyde, le 15 nov. 1963). Amsterdam, 1963, p. 12-15.

<sup>17</sup> Un exemple très caractéristique se trouve dans la belle planche en couleurs chez Ph. Guignard, *Les monuments primitifs de la Règle cistercienne (Analecta Divionensia)*, 1878. A propos de la date de la deuxième rédaction des *Instituta Generalis Capituli apud Cistercium* on consulera les articles de F. Kovács dans les tomes 6 et 7 des *Analecta S. Ordinis Cisterciensis* (1950-51).

## TREIZIEME SIECLE

Au treizième siècle, nous l'avons vu déjà, s'annonce une nouvelle ère dans l'histoire du livre. Le livre, de plus en plus produit de l'activité d'un individu, d'un clerc ou d'un artisan, n'est toutefois pas encore considéré par son créateur comme une œuvre personnelle. A cette époque celui-ci en général ne paraît pas avoir envie de mettre en valeur son activité au moyen d'une souscription munie de la date d'achèvement de sa tâche. Par conséquent la datation des mss. de cette première période de l'écriture gothique est très mal fondée. Ajoutons que l'écriture gothique se normalisera de plus en plus sur le continent et cela vaut également pour l'écriture de l'administration. On serait tenté de chercher l'origine de cette normalisation, qui se manifeste presque partout dans le monde des lettres au courant du XIII<sup>e</sup> siècle, chez les maîtres d'écriture affiliés comme instructeurs secondaires aux universités, en premier lieu à Paris, bien qu'on n'en ait pas encore trouvé de traces dans les comptes et registres de ces grandes institutions intellectuelles<sup>18</sup>. Au XIII<sup>e</sup> siècle les sources sont malheureusement moins abondantes que plus tard. Tout bien considéré, on comprendra que la paléographie des mss. du XIII<sup>e</sup> siècle, mal fondée en général, accueille avidement toute pièce datée et localisée qu'on pourra mettre au grand jour.

Notre collection ne présentant que 23 planches ne paraît pas faire exception à la règle: de ces quinze mss. neuf seulement<sup>19</sup> nous montrent l'écriture livresque; le reste relève de l'administration<sup>20</sup>.

Dans la première moitié du siècle les mss. monastiques et ecclésiastiques sont encore les seuls à nous faire connaître le développement du style nouveau (nos. 43, 231, 47, 77, 69; pls. 110-122). Du no. 226 malheureusement on ne connaît que la date. Rien n'est connu de sa provenance. Pourtant l'écriture courante et en même temps purement livresque de cet abrégé de chronique de Godefroid de Viterbe est de première importance. Nos planches 123/124 serviront de point de départ au paléographe en vue de l'étude de toute une catégorie de livres de cette époque difficile.

Plus précieuse encore est la copie universitaire du commentaire de saint Bonaventure sur le deuxième livre des *Sentences* de Pierre le Lombard (no. 260, pl. 120). C'est un manuscrit copié d'après des *peciae* de l'Université de Paris, montrant la fameuse *littera parisiensis* pendant le professorat du saint entre 1250 et 1253. On sait que plus tard ce célèbre commentaire a parcouru le monde sous forme de traité, muni d'une introduction par l'auteur lui-même. Le ms., sans préface par conséquent, entra ensuite dans la bibliothèque des chanoines de Cantimpré: la feuille de garde — rebut contemporain probablement du scriptorium abbatial — en fait témoignage. Et, troisième surprise, sur cette feuille de garde une main du XV<sup>e</sup> siècle a établi une note citant une série de livres à la disposition des visiteurs de la bibliothèque (pl. 119). La bibliothèque de l'Université catholique de Nimègue pourra être fière à juste titre de ce trésor entré par hasard dans sa collection qui, par ailleurs, ne se distingue pas par un fonds considérable de livres manuscrits.

La *Legenda aurea* de Jacques de Voragine, qu'on date de 1260 environ, paraît avoir été importée dans le Nord de la France un peu plus tard et un manuscrit qui a servi de modèle

<sup>18</sup> Cf. I. Hajnal, *L'enseignement de l'écriture aux universités médiévales*. 2e éd. revue, corrigée et augmentée des manuscrits posthumes de l'auteur avec un album de fac-similés par Laszlo Mezey. Budapest 1959.

<sup>19</sup> Nos. 30, 43, 47, 64, 69, 77, 80, 226, 260; pls. 110, 112, 116-118, 120-125, 129, 131.

<sup>20</sup> Nos. 24, 43 (*continuation*), 68, 221, 225 (*feuille de garde*); pls. 111, 113-115, 126-128, 130, 132.

pour d'autres copies (no. 64, pl. 125), nous montre un beau spécimen de l'écriture livresque du dernier quart du siècle dans ces régions avancées.

70 E 3<sup>1</sup>

L'historien français sera étonné de retrouver dans une collection privée de Deventer un fragment du beau cartulaire de l'évêché d'Arras, décrit par Guesnon dans la préface de son édition de 1902. De ce beau livre qui, primitivement ne comptait pas moins de 445 feuillets, les quelque sept cahiers ne constituent qu'un pauvre reste. Ceux-ci ont été retrouvés en Allemagne par un connaisseur néerlandais qui a pu les identifier plus tard. Ces pauvres reliques ne serviront dorénavant qu'à l'étude de la paléographie, puisqu'elles sont datées et localisées d'une manière précise (no. 221, pl. 129).

#### LE LIVRE DE LUXE

Dans un pays de collectionneurs comme les Pays-Bas, on ne sera point surpris de rencontrer un nombre assez considérable de manuscrits de luxe. Puisque la plupart de ces livres au Moyen Age étaient un signe de rang social, ils portent souvent des inscriptions détaillées pour en rendre témoignage. Nous en avons retrouvé trente et un! Cela veut dire que plus de dix pourcent des mss. de notre dernière période ont servi à titre représentatif, tels que les missels, pontificaux et bréviaires de luxe des grands prélats ou les copies calligraphiées et parfois enluminées des bibliothèques de luxe des princes et de la haute société.

Il y en a qui ayant changé de propriétaire ont été adaptés à une nouvelle destination d'une manière extrêmement raffinée et qui sont des vrais casse-tête pour le codicologue de nos jours qui désire retracer ces vicissitudes. De temps en temps quelque manuscrit nous raconte une histoire très romantique, même dramatique.

Telle l'histoire du missel d'Arnould d'Oreye, seigneur de Rummen et de son épouse, fille bâtarde de Louis de Nevers, et veuve du banquier italien Mirabello, Grand-bailli de Flandre (no. 118, pls. 145-149).

Arnould était le petit-fils du dernier comte de Looz, né du mariage de sa fille, veuve du seigneur de Wesemaele, et de son écuyer, un baron d'Oreye. Or, nous nous trouvons bel et bien dans le monde des snobs et des arrivistes du XIVE siècle. Niant complètement la réalité, le seigneur de Rummen se sentait solidement en selle, grâce aux marques de faveur du duc de Brabant qu'il avait servi dans sa jeunesse. L'immense fortune de son épouse le fit monter en grade si bien qu'une reconnaissance de ses titres à la succession du comté de Looz lui fut accordée par l'empereur. En attendant son succès le couple ambitieux se fait confectionner un beau missel dont l'exécution était déjà entamée peut-être pour les besoins de la famille princière de Flandre (on remarquera dans les miniatures des ff. 26 (pl. 145) et 167 les lions de la maison comtale de Flandre). Avec la collaboration d'un artiste de l'école moderne des miniaturistes travaillant pour la Cour (on y voit déjà les préludes du nouveau style de Jean Bondol) on remanie le missel en exemplaire pompeux présentant les figures du nouveau comte de Looz et de son épouse, accompagnées d'un riche étalage de blasons entourant les armoiries de Looz-Rummen.

La chute viendra bientôt: le prétendant se voit battu par l'évêque de Liège en 1364 et le château de Rummen est rasé. Deux ans plus tard l'épouse est enterrée à Gand. Son épitaphe

mentionne qu'elle était la fille du comte de Flandre, veuve de Simon Mirabello, mais on s'est abstenu même de nommer son second époux! <sup>21</sup>

Le 11 septembre le dernier acte du drame est joué: Arnould renonce officiellement à tous ses titres à la succession du comté de Looz et que voit-on? Le lendemain le chef de l'atelier où se trouvait toujours le missel (à jamais inachevé, mauvais augure de tous les désastres) le prêtre Laurent d'Anvers résidant à Gand, écrit le colophon en lettres d'or "Anno domini 1366 sabbato post Nativitatem beatae Mariae virginis (12 sept.) fuit perfectus liber iste a Laurentio illuminatore...". Sans doute qu'à ce moment-là on résolut de mettre le trésor précieux en vente. Une autre main, également en lettres d'or, a ajouté la marque de propriété du seigneur de Rummen et de Quabeke (peut-être pour attirer l'attention des amateurs?). Toujours est-il qu'après coup, c'est-à-dire après la vente, on a passé un coup de badigeon d'assez mauvaise qualité sur tous les vestiges des destinataires primitifs: les blasons, les cimiers, la figure agenouillée d'Arnould à côté de sa femme dans la miniature du canon de la messe, et les deux blasons au dessus des images des époux. On laissait intacte la figure féminine; elle pouvait servir encore à désigner la nouvelle propriétaire. On ne regardait pas de si près les images à cette époque-là: une dame noble agenouillée c'est toujours une dame.

La copie extrêmement luxueuse du *Renner* d'Hugues de Trimberg (no. 239) est, elle aussi, bien connue. Sa splendide illustration, étincelant d'or et d'argent, comporte une grande quantité de miniatures couvrant souvent toute une page. Cet étalage de richesses suggère déjà une destination princière. Les bordures, d'un style un peu lourd et pesant conforme à l'aspect du livre, révèlent des retouches à un œil inquisiteur. Ce sont des visages enfantins peints habilement par-ci par-là sur des écus. Le plus souvent le blason en est reconnaissable. Etant donné que les plus importants d'entre eux sont ceux de la famille ducale de Bavière, un héraldiste de profession sera un jour en état de déterminer le destinataire primitif de notre manuscrit. En tout cas on y reconnaît à coup sûr l'aigle éployée de gueules du blason des comtes de Tyrol et la fameuse panthère d'azur de la Basse-Bavière, pièce héraldique qui ne se rencontre qu'assez rarement. Le blason du Tyrol se voit même une seconde fois, cette fois surmonté de son cimier primitif qu'on a laissé intact (pl. 303). Plus tard le livre paraît être passé dans la collection de l'empereur Maximilien: une inscription sur le feuillet de garde semble y faire allusion.

Une fois de plus, on voit qu'une inspection détaillée d'un manuscrit à miniatures pourra nous rendre parfois de précieux services pour établir sa destination. Aussi, l'histoire de la confection d'un manuscrit est souvent intéressante. C'est le cas de la célèbre Bible historique de Charles V, roi de France (no. 122). On sait que l'achèvement de cette collection d'histoires bibliques s'est fait graduellement. Aussi comprendra-t-on mieux dorénavant l'historique de ce recueil en lisant la longue notice de Jean Vaudetar. C'est lui qui doit avoir mené la collection jusqu'à son dernier état, la *Bible historique dite complétée*, selon la définition de Berger: six cahiers comprenant la traduction des Paralipomènes et des deux livres d'Ezra ont été insérés postérieurement par le calligraphe Raoul d'Orléans.

Remarquable également la magnifique copie que Jean Bréhal, dominicain de Rouen, qui

<sup>21</sup> L'épithaphe de sa pierre tombale a été inspectée et copiée encore vers 1642 par Olivier de Wree: *Elisabeth filia naturalis bonae memoriae domini ludovici comitis... uxor quondam Symonis de Mirabello requiescat in pace*. Cf. *Généalogie des comtes de Flandre II*, Bruges 1644, p. 265.

a joué un rôle dans la révision du procès de Jeanne d'Arc<sup>22</sup>, a fait exécuter pour son ami, le prieur de Watten (dioc. de Théroouanne) en lui dédiant un recueil de ses œuvres (no. 124). Elle comprend une excellente miniature présentant les deux amis, accompagnée du blason du prieur. Une copie moins luxueuse, destinée à la bibliothèque du monastère, est conservée à la Bibliothèque Vaticane. Les deux recueils ont un contenu identique. On sait que l'*Epitome montium* qui en fait partie, se rapporte à la montagne sur laquelle s'élève encore maintenant l'ancien bâtiment du prieuré de Watten. Au dix-neuvième siècle encore on montrait la pierre tombale du prieur savant, le chanoine Robert de la Madeleine. La signature du copiste de notre ms. nous a intrigué longtemps: *Th. Ba.* Personne ne s'étonnera que nous ayons cru y voir les initiales de Thomas Basin, évêque turbulent et remuant. N'était-il pas Normand, compatriote de nos deux amis, et sans doute bien connu de tous les deux en raison de leur participation au fameux procès?

M10 C 2

Mais... le paléographe a eu le dernier mot ici: cette main peu exercée, essayant d'imiter la *lettre bourguignonne* des copistes de profession, ne peut pas être celle du savant évêque de Lisieux; l'écriture de ce dernier est bien connue, on pourra même s'en faire une idée par notre planche 352. Les différences sont trop grandes.

Nous pourrions continuer à passer en revue quelques-uns de ces manuscrits à destination élevée. Nous nous bornons à une note énumérative pour les lecteurs qui s'intéressent à cette question:

## PRELATS

- 1190 Dernier cahier d'un Pontifical de Sens (no. 220).  
 1281/82 Manuel de la chancellerie papale à Orvieto (no. 221).  
 78D40 1323 Missel de l'abbé de Saint-Jean d'Amiens (no. 99).  
 129E18-19 1434 Bréviaire de l'abbé de Saint-Aubert de Cambrai (no. 106).  
 1490 Bréviaire de Julien Leverrier, conseiller du duc d'Alençon (no. 56).

## PRINCES ET SEIGNEURS

- 1311 Romans de Girart d'Amiens pour Jean de Flandre, seigneur de Crèvecœur (no. 254).  
 1372 *Roman de Wigalois* pour Albert II, duc de Brunswick (no. 252).  
 M10 D1 1376 Les *Ethiques* d'Aristote pour Charles V, roi de France (no. 129).  
 1385 Jules César pour Jean-Galéas Visconti, duc de Milan (no. 157).  
 78D42 1403 Christine de Pisan pour Jean, duc de Berry (no. 100).  
 76E20 1453 Thomas d'Aquin pour Giovanni Arnolfini (no. 95).  
 76F2 1454 Livre d'heures pour Philippe le Bon (no. 96).  
 76F10 1463 *Vie de saint Hubert* pour Philippe le Bon (no. 97).  
 1467 *Martialis epigrammata* pour Marcantonio Crispoldi (no. 230).  
 1456, 1470 Livres de dévotion pour la bibliothèque des comtes de Nassau-Dillenbourg (nos. 81, 82).  
 74A49, 50 1481 Tertullien pour Fernand I<sup>er</sup>, roi de Naples (no. 152).  
 129A7 1500/04 l'*Enéide* pour Englebert II de Nassau (no. 105).  
 1505 Chronique de Monstrelet pour Henri III de Nassau-Breda (no. 238).

<sup>22</sup> Cf. M.-J. Belon et F. Balme, *Jean Bréhal, Grand Inquisiteur de France et la réhabilitation de Jeanne d'Arc* (Paris 1893).

## AUTOGRAPHES

Il y a peu de distance entre des manuscrits comme celui de Thomas Basin, conservé à Utrecht (no. 278), qu'il a lui-même complété en écrivant l'index de sa main, et les autographes proprement dits. Nous en comptons trois. Tout d'abord celui du *Somnium doctrinale*, traité inédit d'Arnould Geylhoven conservé à Amsterdam (no. 6) et celui du *Digitus utriusque iuris* aux Archives de l'Etat à Maastricht, dont la partie ancienne paraît provenir de la main de l'auteur lui-même (no. 255)<sup>23</sup>. L'autographe du traducteur du *Liber Floridus* de Lambert de Saint-Omer est le plus remarquable du point de vue paléographique. Nous en parlerons bientôt.

## L'ENSEIGNEMENT

Parmi les mss. universitaires, deux ont une valeur exceptionnelle. Ce sont le ms. parisien de saint Bonaventure, datable entre 1250 et 1253, dont il a été question déjà (p. XXII) et, surtout, le magnifique codex bolonais du *Digestum Vetus* de Ruremonde (no. 268), richement décoré et muni de letrines historiées. Il porte la date de 1340 et les noms des deux scribes, dont l'un a copié le texte, Maître Geminianus de Modène, le premier "doctor scribendi" qu'on a signalé jusqu'ici, si tant est qu'il ait jamais existé! En tout cas, il mérite d'être le patron des étudiants de paléographie. La glose d'Accurse a été copiée en 1340 par le prêtre Jean de Piciano. Le ms. a été copié d'après l'*exemplar* de l'Université de Bologne identique à celui de Paris (B.N., ms. lat. 14339) duquel le P. Destrez a reproduit un fragment de page dans son ouvrage bien connu (pl. 24)<sup>24</sup>. En comparant les deux manuscrits, on s'étonne, une fois de plus, que l'on ait pris apparemment la peine de préparer chaque page en vue de coordonner le texte et la glose. Personne n'a, semble-t-il, eu l'idée bien simple pourtant, de préparer le texte du Droit Romain en concordance avec la Glose officielle d'Accurse, c'est-à-dire page par page conformément à une répartition susceptible de servir à tous les mss. de même format et de même classe de présentation. Les deux mss. dont il est question maintenant, sont identiques de tout point, sauf quant à la répartition des textes sur la page, c'est-à-dire à la manière de coordonner le texte avec la glose. Nous n'avons trouvé jusqu'ici aucun manuscrit universitaire qui témoigne d'une connaissance des principes du livre imposé analogue à celle que présenteront les produits de l'art typographique<sup>25</sup>.

Un second problème qui s'est présenté pendant les dix années d'étude de manuscrits datés, est celui de l'éventualité d'un enseignement dans les maisons des Frères de la Vie Commune. Il va de soi que cette question est d'actualité surtout dans les Pays-Bas du Nord, mais tout le monde sait que la *Devotio Moderna* a connu un rayonnement géographique qui dépasse de loin les frontières actuelles. En parcourant les numéros de notre catalogue, on en rencontre six qui témoignent de ce rayonnement du mouvement spirituel néerlandais en Allemagne, les monastères des Réguliers de Bøddeken en Westphalie (nos. 38, 123, 195), Frankentael près de Worms (no. 89) et Rebdorf en Bavière (no. 37). Deux autres mss. proviennent des maisons

M10C1  
75970

<sup>23</sup> R. Feenstra, *Les Flores utriusque iuris de Jean de Hocsem et leur édition au XVe siècle*. Dans *Revue d'Histoire du Droit* XXXI (1963), p. 486-591.

<sup>24</sup> J. Destrez, *La pecia dans les manuscrits universitaires du XIIIe et du XIVE siècle*, Paris 1935.

Cf. surtout à propos de cet ouvrage G. Battelli, *Ricerche sulla pecia nei codici del "Digestum Vetus"* dans *Studi di paleografia . . . in onore di Cesare Manaresi*, Milano 1953, p. 311-330.

<sup>25</sup> Cf. notre no. 183 et la bibliographie traitant de ces curieux problèmes mentionnée dans cet article.

ille ex carnali cōmerno cōtra extitit maribus tu be  
 soluta bonitate clementer beatus pie indulgens obli  
 uioni i ppetuū tradas. atq; has laudes ubi cū ce  
 teris reddidurus. & ad corpus quoz reuolutus scōz  
 tuoz etib; aggregari pcpnas. Et vñ et regnas  
 de' p oīa s. l. Amē. Kyrie. Kyrie. Kyrie. Kyrie. Kyrie.  
 Et ne nos. Perqem etnā dona eis dol. Et lux. A  
 pposita i fēri. Erue dol. aīlls eoz. Credo vñ de' bō do.  
 In ita vñ dū. Qñ exaudi. Qñ dū. Collecta.  
**O**mnē hē resurrexeris optineat aīe oīam fideliū  
 deūtoz. vñ q; etnā hē mēant i rel p te ihū  
 xpē. saluatoz mūdi rex glē. q; i trinitate pfecta  
 vñus et regnas de' p oīa s. l. Amē. Postor. pō  
 stulāre. q; hō cū hēq; etnā. dñ. Das vobū dñe.  
**D**es cui soli cōpetit medicinā p̄stare post coll.  
 morte. p̄a q; vñ aīe scūloz faulaz tuaz iteus  
 exire cōtagis i tue redēptiois pte unuerit. Et  
 nō s; fuit annū sarū. scōh coll. erit. de' idulgetoz  
 iij. suscipe. vt it. In at p aliq; i p̄clit rāmen  
 dātoz legūt. ij. coll. erit. Iudina. iij. suscipe.  
**I**n vō p oīb; defūctis i quāli. tūc ij. coll. erit  
 suscipe. terna fidelū dñ. Collecta.  
**S**uscipe dñ. aīas faulaz faulaz q; tuaz q; de er  
 gūhūla hū' scū boreare dignar) es. & liba eas de  
 pncipib; treub; & de lotis penaz. vt absolui omī  
 vñulo p̄d; q; etis etne bñtudē p̄ferat. & mē  
 scōs et dñs tuos i resurrexeris glā resuscitari mē  
 ant. p̄ xpē. do. n. Amē. In cōfērat i pace. Amē.

**I**n aduentu domini. Ad vespas p̄nus.  
**A**nditor. alme sperū. etnā lux p̄cedē  
 tū. xpē redēptoz oīm exaudi p̄cedē  
 suplicū. Qñ in condolēs iertitu mox  
 tis pure scūm saluasti mūdū lāgtu  
 dñi donas roas remediā. Bergete mūdū vespe  
 vñ spons; de thalamo cōgressus honestissima  
 vñinis mētis clausula. Cui; fori potētē ge  
 nu curuane oīa. celestia ter restria fatent nu  
 tu subdita. Et casū sol custodiēs luna pallorē  
 retines. rādor; i astris relucēs. artos obsuat  
 limites. Te de p̄ram agpe venture iudex scū.  
 cōctua nos i tpe hostis a telo p̄fidi. Laus ho  
 nor vñus glā deo p̄i et filio scō sū pactio.  
 i septima scā Amen. Ad cōpletorū p̄n.  
**D**em redēptoz gentū oīde p̄tū vñinis  
 muret omē scūm talis daret p̄tū deū.  
 Non ex virili semīe sed misero spiramine.  
 vñū dei scūm est caro. fructoz vñtris floruit.  
 vñus tu mescit vñis clausit pudorus p̄ma  
 net. verulla vñtū mirāt. vñat i tēplo deus.  
 Adredēs de thalamo suo pudorus aula regia  
 nemine gypgas sbūe alactis vt crāt vñam  
 vñ gress; eius a patre regress; ei; ad p̄cem  
 excur; vñis ad ieros. recurs; ad sedem dei.  
 Qual' etno p̄tū carnis trophēo arringere.  
 ifma n̄i corpous vñute firmans p̄peti. &  
 Deo p̄i sit gloria cuiusq; soli filio. cū sp̄m

des Frères de la Vie Commune. Ce sont celle de Marbourg "Am Loewenbach" et "Lüchtenhoven" à Hildesheim. Les mss. provenant des couvents ont des textes patristiques ou dévots et l'écriture est analogue à celle des scriptoria des couvents de la Devotio Moderna aux Pays-Bas et cela d'une façon vraiment étonnante (pls. 361-365, 356, 341/342). L'écriture des Frères de Lüchtenhoven est courante et ne se distingue en rien de celle des autres mss. de ce genre en Allemagne (pl. 332). Ses textes sont dévots comme ceux des trois incunables néerlandais qu'on a reliés en un volume avec la partie manuscrite du livre (no. 101).

78 H54

Seul le ms. de Marbourg (no. 156) appartient à une autre catégorie: c'est un recueil de textes classiques, notamment de Virgile, avec des gloses élaborées. L'écriture est manifestement influencée par l'Humanisme et diffère à tous égards de celle de la marque de propriété qui est en écriture gothique formée de l'an 1500 environ. On ne peut douter de la provenance: le ms. doit avoir été acquis plus tard par les Frères; il n'y a pas de trace qui nous révèle l'usage de ce recueil, mondain de pied en cap, par les frères dévots.

Mais où sont les produits des scriptoria des Frères de la Vie Commune qui seraient, selon l'opinion des historiens, les berceaux de l'Humanisme chrétien, source de notre nouvelle culture du XVI<sup>e</sup> siècle? Où sont ces livres de classe destinés à l'enseignement? Il y en a, mais nulle part ils ne sont issus des maisons des Frères et des scriptoria des monastères des Réguliers de saint Augustin. De temps en temps on en rencontre dans les anciennes abbayes des Bénédictins et des Cisterciens, mais ils témoignent d'une provenance laïque, comme nous pourrions le plus souvent constater par leur écriture.

Ces livres, nous les devons aux instituteurs privés des maisons de la grande bourgeoisie et de la noblesse. A part cela, l'enseignement était strictement réservé à la municipalité des grandes villes qui veillait à ce que personne ne s'en occupât s'il n'était pas maître d'école autorisé par le magistrat. Les Frères de la Vie Commune devaient s'abstenir de l'enseignement; il leur était permis seulement de loger les pauvres écoliers affluant de toute part vers les écoles municipales renommées des grandes villes, comme celles de Zwolle, de Deventer et plus tard d'Utrecht. Ces garçons, souvent délaissés par leurs parents, et voulant acquérir l'instruction nécessaire à une entrée éventuelle dans les Universités de Cologne ou Paris, trouvaient bon accueil chez les Frères. Sans doute en passant ce fait sous silence, on méconnaîtrait le rôle social qu'ils ont joué dans l'histoire de la culture. On le méconnaîtrait également si on négligeait un autre fait: les parents dévots qui vivaient dans l'espoir de pouvoir faire entrer leurs fils comme Réguliers dans un monastère de chanoines de saint Augustin, confiaient déjà l'éducation de leurs enfants aux Frères de la Vie Commune. Ces Frères, s'ils se sont occupés d'enseignement, auront peut-être inculqué à leurs pupilles des notions élémentaires de latin, indispensables pour le service du chœur et de l'Office divin, mais jamais plus que cela; autrement ils auraient encouru des difficultés de la part des maîtres d'école. Depuis 1940 déjà R. R. Post, le savant professeur de l'Université catholique de Nimègue, a publié des études approfondies sur l'enseignement dans les écoles des Pays-Bas du Nord et sur le rôle des maisons des Frères, mais personne ne semble s'en être soucié<sup>26</sup>. Dans les grands ouvrages d'ensemble on persévère à réitérer chaque fois les louanges de Frères de la Vie Commune comme animateurs de la culture européenne de la fin du Moyen Age. Il est temps d'examiner à nouveau les sources qui sont à notre disposition. Il y a des théories anciennes qui ont l'air de braver les siècles!

<sup>26</sup> R. R. Post, *De Moderne Devotie. Geert Grote en zijn stichtingen*. Amsterdam 1940 — et surtout *Scholen en onderwijs in Nederland gedurende de Middeleeuwen*. Utrecht-Antwerpen 1954.

Quand le duc de Clèves a besoin d'un précepteur pour son fils, il se sert d'un jeune clerc du diocèse de Tournai. Celui-ci a copié pour le jeune prince, au château de Clèves semble-t-il, un beau manuscrit des comédies de Térence (no. 45). Il termina la copie en 1467, écrivant une belle lettre courante (pls. 349, 350). Deux années plus tard nous retrouvons le nom du jeune homme, inscrit sur le matricule de l'Université de Louvain, comme étudiant en droit canonique, "gratis quia pauper". Voilà le début d'une carrière!

Les quelques livres de classe de notre collection, les grammaires, les lexiques, les auteurs classiques qu'on lisait, ne montrent jamais le style d'écriture en usage chez les Frères et dans les monastères de la Congrégation de Windesheim: ils ont tous un caractère séculier. Il n'y a qu'une exception; c'est le commentaire sur les *Disticha Catonis*, copié par un inconnu en 1419. Ce manuscrit (no. 19) provient de l'ancienne bibliothèque de Frenswegen (voir plus haut, p. X) et il pourrait être un produit du scriptorium de ce monastère: l'écriture nous porte à admettre cette attribution. Mais ce commentaire-ci n'est-il pas plutôt un livre de dévotion qu'un livre de classe?

D'autre part les auteurs classiques étaient copiés par des clercs séculiers, des *magistri artium* ou par leurs factotums (nos. 179, 218, 222), parfois aussi par des étudiants étrangers en Italie (nos. 140, 285) ou ailleurs (nos. 163?, 166?, 180?, 205). Nous en avons trouvés de beaux exemplaires datés. Dans nos collections nous n'avons pas trouvé moins de cinq mss. datés des tragédies de Sénèque. Tous ces livres sont des in-folio à grandes marges, à belles initiales et parfois à bordures. Ils ont appartenu à des *magistri artium*, des *rectores scoliarum* et même à des personnages plus distingués encore, comme Henry de Marle, seigneur de Versigny etc., discuté abondamment par De Meyier. Les tragédies de Sénèque doivent avoir été très estimées, déjà avant l'époque de l'Humanisme, surtout en France (nos. 203, 218, 222; le no. 159 provient de Piémont).

#### INFLUENCE DE L'ÉCRITURE DU MODÈLE SUR LA COPIE

Un des mss. de Sénèque (no. 165) est la copie d'un exemplaire glosé (comme le no. 159 cité plus haut). Son origine est toute différente; le ms. a été confectionné en 1477 par trois moines de Ter Doest, abbaye cistercienne aux portes de Bruges. Pour celui qui s'est familiarisé avec le caractère de l'écriture du scriptorium de cette abbaye au début du XIII<sup>e</sup> siècle, cette copie révèle manifestement l'influence de l'écriture de cette époque. Or, en comparant notre exemplaire de Ter Doest à un autre ms. contemporain de Rouen<sup>27</sup>, copié pour "magister Johannes Masselinus, cantor", on commence à voir clair l'historique du ms. cistercien. Tout son aspect extérieur, l'encre pourprée de la justification et des lignes, les lettres capitales "rubriquées" à l'encre jaunâtre, tout cela est caractéristique de l'époque et de ce genre de manuscrits. Seul le style de l'écriture nous fait soupçonner un modèle ancien, ou bien un retour voulu au grand style de la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Serait-il possible qu'un ancien ms. des tragédies de Sénèque, muni de gloses marginales, ait servi de modèle et cela précisément à cause de ces gloses? Ici la paléographie nous incite à nous tenir sur nos gardes; il s'agit peut-être d'une copie importante!

C'est le cas également d'un autre ms. de provenance bénédictine, un gros livre contenant les *Historiae adversus paganos* de Paul Orose (no. 175). Le manuscrit provient de l'ancienne abbaye de Saint-Jacques de Liège. A première vue ce ms. sur papier, écrit d'une main courante

<sup>27</sup> Leyde, Bibl. univ., Voss. lat. 2°. 101, non daté.

de 1465, n'a rien pour exciter notre curiosité. Seule l'inspection plus détaillée du paléographe lui révèle un détail inattendu: c'est l'*e* cédillé qui se présente de temps en temps. De nouveau un modèle ancien présent dans la bibliothèque abbatiale se laisse supposer à travers une copie tardive.

Un dernier exemple nous met en état de suivre pas à pas l'historique du texte français du *Liber Floridus* de Lambert de Saint-Omer dont il a été question plus haut (p. XXVI). Grâce à un sort heureux le modèle du traducteur subsiste encore. C'est un ms. latin grand in-folio sur parchemin, richement illustré de dessins coloriés qui, de son côté, doit être l'imitation servile d'un manuscrit de la grande époque du style gothique. Sans doute en vue de la distribution des illustrations qui devaient correspondre avec le texte sur certaines pages, celui qui devait exécuter ce travail s'était décidé à faire une copie méticuleuse du ms. qui lui servait d'exemple. C'est du moins ce qui permet de comprendre pourquoi il a choisi la *littera gothica textualis* et non pas l'écriture usuelle des grands livres qu'on exécutait pour les collections des grands seigneurs de la Cour de Bourgogne. Car c'est pour Pierre de Goux, conseiller de Philippe le Bon, qu'a été conçu ce manuscrit de grand luxe. Pour ces livres d'apparat on se servait toujours de la *lettre bourguignonne* qui était à la mode en 1460 (no. 74a, pls. 242a et b).

Ce beau livre passa ensuite aux mains de Philippe de Clèves et celui-ci le fit traduire en français vers 1512. Le traducteur lui aussi suivit méticuleusement son prédécesseur, ayant soin d'imiter son modèle aussi servilement que possible. Comme il était beaucoup moins expert en l'art de la calligraphie — nous sommes déjà à l'époque de l'imprimerie — il choisit tout d'abord un format plus grand encore et lui aussi se décida pour la lettre textuelle du style gothique, tout à fait démodée en 1512. C'est pourquoi notre *Livre fleurissant en fleurs* (no. 104, pl. 160) a gardé cet aspect extraordinaire.

72 A 23

128 C 4

#### LES SAVANTS HUMANISTES ET LEURS COPISTES

Les vrais savants, on les retrouve parmi les séculiers, tels qu'Antoine Haneron, collectionneur de prébendes, précepteur de Charles le Téméraire<sup>28</sup>, qui fit recopier, en 1439 déjà — de la main de son factotum brugeois en écriture humanistique — la traduction du *Hiéron* de Xénophon faite quelques années auparavant par Léon l'Arétin.

Tel aussi le Français inconnu qui apporta le *De imagine mundi* de Pierre d'Ailly, muni d'un colophon grec avec la date, 1469. Était-ce quand il fixa sa demeure à Utrecht pour vivre auprès de l'évêque David, fils naturel de Philippe le Bon? Le manuscrit montre une superbe initiale dans le style humaniste (no. 237, pl. 465).

Extrêmement important du point de vue de la culture humaniste en Allemagne, et plus tard à Leyde, est aussi un ms. fragmentaire de Boccace et d'autres textes intéressants, copié déjà en 1456 à Erfurt par les scribes bien connus de l'Amplonianum, ce temple de la culture allemande du Bas-Moyen Age (no. 162). On ne surestimera pas l'importance du fait que déjà en 1597 une description élaborée de ce ms. incomplet, apporté par le jeune étudiant Bredius, a paru dans le *Catalogus principum . . . et singularium qui donatione . . . Bibliothecam Publicam in Academia Lugduno-Batava institutam liberaliter ditarunt*. Certes, le jeune Bredius

<sup>28</sup> Cf. J. Bartier, *Légistes et gens de finances au XVe s. Les conseillers des ducs de Bourgogne, Philippe le Bon et Charles le Téméraire* — *Mém. de l'Acad. royale de Belgique, Cl. des Lettres etc.*, Coll. in-8°, 2e série 50 (1955); surtout pp. 68, 72-77, et le chapitre VII.

appartenait à la jeunesse dorée de Leyde, mais si on n'avait pas remarqué l'importance de ce codex, incomplet et sans reliure probablement, on ne l'aurait jamais décrit avec tant de soin dans l'album d'honneur de la Bibliothèque.

On sait que tout spécialement à Leyde on conserve une belle collection de mss. d'auteurs classiques, copiés par des scribes humanistes. Il y en a bon nombre qui portent mention de leur date et provenance. On les retrouvera facilement puisque nos planches sont rangées selon le style de leur écriture (pls. 407-470). De première importance sont les deux copies faites à Ferrare de la main de Rodolphe Agricola<sup>29</sup> (nos. 158 et 227) et le fameux Tacite de Jovianus Pontanus (no. 211). Très précieux pour l'histoire de l'Humanisme en Angleterre serait — selon Sir Roger Mynors — le Tibulle-Catulle de la collection de Vossius, puisqu'il porte une inscription latine montrant l'écriture anglaise du XVe siècle. C'est peut-être la première copie des deux poètes qui entra en Angleterre<sup>30</sup>. Elle date de l'année 1453 (no. 235, pls. 419, 420).

<sup>29</sup> Voir notre *Addendum* au no. 158.

<sup>30</sup> C. Valerii Catulli carmina recognovit brevique adnotatione critica instruxit R. A. B. Mynors, Oxonii 1958, p. ix-x, n. 4.